

XYZ. La revue de la nouvelle

Ah ! La belle femme !

David Dorais



Numéro 128, hiver 2016

Le double : l'autre, c'est moi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83951ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorais, D. (2016). Ah ! La belle femme ! *XYZ. La revue de la nouvelle*, (128), 34–40.

Ah! La belle femme!

David Dorais

IL Y A DÉJÀ PLUSIEURS ANNÉES que je consulte sur Internet les sites de critique d'escortes. Ces forums de discussion constituent les coulisses des coulisses de la société, si l'on peut dire, ou l'envers du monde interlope des prostituées. Dans un marché aussi transitoire et inconstant, où les filles changent de nom, d'agence et de couleur de cheveux comme elles glissent d'un déshabillé à l'autre à chaque nouvelle rencontre, il est essentiel d'avoir un endroit où les clients gardent la trace de ce qui se passe. Qui vient d'arriver dans le milieu? Qui le quitte? Qui a modifié son identité? Derrière la rhétorique toujours louangeuse des petites annonces, qui sont les pommes pourries cachées et qui est la vraie perle rare?

Ce genre de sites Web s'avère spécialement utile quand je voyage. Pour bien connaître une ville étrangère, il faut avoir tâté de ses prostituées, mais je peux difficilement me débrouiller dans un pays inconnu dont, la plupart du temps, je ne possède pas la langue. Du moins s'il s'agit d'obtenir une expérience valable. Dans ce contexte, les forums de langue anglaise faisant partie du cercle du International Adult Directory se révèlent d'une aide vitale. Tous bâtis sur le même modèle, ils m'offrent avec clarté l'information que je cherche, me permettant de savoir dans quel quartier m'aventurer et qui aller voir de préférence.

Il y a peu de temps, j'ai consulté le site concernant la ville de Bruxelles. C'était la première fois que je me rendais là-bas. La Belgique n'est pas si éloignée du Québec, mais les affaires dans le domaine informatique où j'œuvre m'appellent plus souvent en Chine ou en Australie. Sur la page d'accueil, plusieurs en-têtes s'étagaient en une colonne, chaque lien menant vers des commentaires détaillés et des échanges entre internautes. Je me suis référé à certaines des rubriques,

34 prenant des notes au fur et à mesure. Les pages ont défilé. À

la septième, alors que je m'apprêtais à fermer la fenêtre, les renseignements présentés manquant de fraîcheur, un titre a attiré mon attention : « *An Experience Out of This World* ». Ces mots, « *Out of This World* », m'ont intrigué. Comment les traduire ? « Hors du commun » ? « Extraordinaire » ? « Incroyable » ? C'est le caractère hyperbolique de l'expression, dans tout ce qu'elle promettait de délices étonnantes, inouïes, divines, qui m'a amené à cliquer sur le lien. Car si les éloges publicitaires tapissent les annonces des escortes, les clients font habituellement preuve de circonspection dans leurs avis.

Le commentaire d'un dénommé Bigdick³⁴³ mentionnait qu'il fallait à tout prix aller dans le secteur de la gare du Nord. Dans la rue d'Hoogvorst, précisait-il, se trouvaient des vitrines où des filles s'exhibaient à la faveur de l'obscurité, et il avait vécu avec l'une d'elles une expérience hors de l'ordinaire. Il indiquait dans quelle vitrine il l'avait découverte et quelle porte emprunter pour aller la voir. Toutefois, pas un mot sur ce qui avait rendu la rencontre fabuleuse. Et cet homme maîtrisait mal l'anglais, ce qui nuisait à la clarté de son texte. Mais, comme chez un enfant, sa maladresse rendait touchant son enthousiasme, qui de toute façon tranchait avec le ton sec et factuel de ces forums. J'ai vérifié : ce n'était pas un nouveau venu. Il avait amplement partagé ses comptes rendus sur d'autres sites du même cercle, surtout pour des villes d'Europe de l'Est et de Russie. Il avait donc du vécu. Et aucune autre de ses contributions ne démontrait un tel engouement. Cette fois-ci, il allait jusqu'à parler d'une expérience « *sacred, religious* » ! J'ai noté les informations, bien décidé à rencontrer cette fille, si elle existait encore.

Mon avion a atterri à Bruxelles en matinée. Ma journée était déjà remplie de rendez-vous et de repas d'affaires. Les heures m'ont emporté comme des vagues puissantes. Avant que je ne me rende compte du temps qui avait passé, le soir tombait, et neuf heures sonnaient à l'horloge de l'hôtel de ville sur la Grand-Place, où nous étions, deux clients et moi, attablés à une terrasse. Je me suis excusé : je désirais rentrer 35

à l'hôtel, le décalage horaire, vous comprenez. Mes compagnons ont compris et, après des sourires et des poignées de main, ils m'ont laissé les quitter. Je me suis dirigé non pas vers mon hôtel, mais vers là où la curiosité m'éperonnait, malgré la fatigue de cette première journée.

Un taxi m'a déposé au coin des rues d'Hoogvorst et d'Aerschot. Nous étions en juin, le soleil venait à peine de se coucher, et il restait dans le ciel quelques lueurs, comme il reste quelques effluves dans l'air après qu'une dame parfumée est passée. À ma droite, un remblai de verdure derrière lequel j'imaginai le large faisceau des rails de la gare ; à ma gauche, un mur couvert de graffitis aux couleurs criardes qui s'enfonçait dans une ruelle obscure, sorte de guide louche qui m'invitait à le suivre. Prenant un papier dans mon portefeuille, j'ai revérifié à quelle adresse je devais me rendre.

M'y attendait une porte de bois d'apparence solide, avec des moulures usées, d'une couleur indéfinissable dans la lumière rare des lampadaires éloignés. La troisième vitrine, passé cette porte, montrait la prétendue faiseuse de miracles : une femme aux traits arabes revêtue d'un simple bikini doré. Elle avait la taille mince, mais les hanches et les fesses lourdes. Une abondante chevelure noire lui enveloppait les épaules. Sur le visage, cet âge insaisissable de la jeunesse ayant trop subi la misère. Je l'ai regardée un moment. Elle, elle m'a vu sans me regarder. Était-ce vraiment cette femme qui allait me procurer l'extase ? J'avais des doutes. Mais ceux qui connaissent la puissance de l'érotisme, son espoir inaltéré de découvrir du nouveau et de l'inouï, comprendront que je suis revenu en arrière pour ouvrir la porte fatidique et entrer.

Je me retrouve dans un couloir sombre au plancher de bois qui craque. Au bout, un bureau. Une femme noire y est assise, éclairée seulement par une petite lampe. Sa peau luit de reflets huileux. Des foulards de couleur lui ceignent la tête. Sa robe échancrée laisse apparaître ce que, chez une plus jeune, on appellerait la naissance des seins, mais qui, dans son cas, ressemble plutôt au début d'une déchéance. Tandis

36 que je m'avance, elle lève les mains, pointe les doigts dans

ma direction et agite les poignets, faisant tinter les bracelets qui y pendent. Elle semble accomplir quelque rituel destiné à éloigner, ou à invoquer, le mauvais œil. J'ai l'habitude des maisons closes, mais cette dame-ci me donne froid dans le dos, et c'est avec embarras que je demande à voir Samira. « Voui, réplique-t-elle, voui, voui, voui. Très spéciale, Samira, très spéciale pour toi, Monsieur. » Elle prend du bout des dents une bouchée d'un gâteau qui traîne dans une assiette devant elle et boit une larme dans un minuscule verre à liqueur ouvragé. Puis elle garde le silence un moment avant de m'annoncer le prix. Elle encaisse l'argent que je lui tends et m'invite à emprunter le couloir à ma droite, puis à ouvrir la troisième porte.

Il s'agit bien de la femme moyen-orientale que j'ai aperçue de l'extérieur. Algérienne ? Libanaise ? Iranienne ? Qu'est-ce que ça change après tout ? Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse, à ce qu'on dit. Mais j'ai encore du mal à croire que c'est ce bout de femme qui va m'offrir des ravissements célestes. Nous nous saluons et échangeons nos noms, puis elle baisse le store devant la vitrine, s'approche de moi et m'enlace, gestes cent fois répétés d'un script qu'on sait inaltérable, mais qu'on espère pourtant toujours voir se transformer, juste une fois, en véritable surprise.

La chambre entière baigne dans une lueur carnée versée par une ampoule vissée au plafond, sans abat-jour. Sur notre peau, sur les murs, sur les draps, partout respire le rose. Par terre traînent des paires de chaussures, toutes bleues, mais la jeune femme a les pieds nus. Nous commençons à nous embrasser. Un baiser froid et distant. Je ferme les yeux. Même sous mes paupières closes, la lumière rosée me poursuit. Je lui pétris les fesses tandis que je continue à l'embrasser. Je m'excite. Je glisse une main dans son haut de bikini doré et lui palpe un sein. J'en pince le bout, elle gémit. Elle pose une main sur ma braguette et me trouve déjà dur. Elle m'entraîne vers le lit.

Nous sommes maintenant nus tous les deux. J'enfile un condom et m'introduis en elle. Je donne quelques petits 37

coups de bassin, mesurant la profondeur et l'étroitesse. Puis j'adopte une cadence plus rapide. Ma respiration s'accélère. Je fixe le mur devant moi. Un curieux signe y est tracé : un cœur traversé d'une épée et ornementé de fioritures, des étoiles et des croix. Sous moi, Samira reste étrangement tranquille, inerte, presque un cadavre. Mon excitation stagne. À quand le feu d'artifice, à quand l'apothéose ? Qu'est-ce qui est censé se produire ? J'ai dépensé cent quarante euros pour ça ? Vraiment ? Ah ! Je vais lui en faire toute une, de critique, sur le forum ! Quel idiot d'avoir gobé ce commentaire élogieux !

Je ne peux plus supporter l'apathie de la fille. Il faut que je trouve un moyen de la faire réagir. Je me retire, puis glisse vers le bas du lit. Son corps semble fait en carton, aplati par la lumière monochrome qui nous recouvre et découpe les objets en formes monotone ment roses. La fente d'ombre entre ses cuisses brillantes. J'approche les narines, je flaire, aucune odeur suspecte. Je plonge la langue dans ce tombeau de noirceur. D'abord sèche, la peau s'humidifie à mesure que je la lèche. Les yeux fermés, je me concentre à jouer de la langue, aussi glissante que celle d'un serpent. J'aspire les morceaux de chair qui me passent entre les lèvres, je les mor-dille, pousse du nez contre l'os pubien. Je veux à tout prix arracher le plaisir à ce corps revenu de tout.

Soudain, dans un spasme, la fille cambre violemment les reins. Elle semble aspirée vers le haut. Elle reste tétanisée un instant, puis elle se décrispe. Ses membres se mettent alors à tressaillir, comme tremblent des frondaisons violées par une bourrasque tombée du ciel. M'activant toujours entre ses jambes, je jette un coup d'œil vers son visage : bouche grande ouverte, yeux ré-vulsés. Comme si elle subissait une attaque nerveuse. D'une main, elle me plaque la tête contre son sexe pour m'engager à continuer, tandis que le reste du corps se contorsionne avec frénésie, secoué par une fureur qui semble vouloir lui briser les membres. Elle lance la tête d'un côté et de l'autre, au rythme de ses hoquets gutturaux. Elle mord dans le vide comme un chien, grognant et grondant. Je parviens à

38 me libérer de son emprise et je regarde ce corps maintenant

emporté par une houle invincible. On contemplerait avec le même mélange de stupeur, de crainte et d'impuissance une tempête sur les côtes les plus sauvages. Les doigts griffent vers le plafond, les pieds battent l'air, mouvements spasmodiques semblables à ceux d'une personne en train de se noyer.

Un bruit se fait entendre. Qu'est-ce que c'est ? Un bourdonnement, comme celui d'une trompette ou d'un clairon. C'est lointain, mais ça se rapproche. Puis une mélodie s'y superpose, oui, une mélodie chantonnée par une femme. Qui est-ce qui chante ? Pas Samira, toujours en train de haleter. Mais... On dirait que... Oui, le chant provient de l'intérieur de son vagin ! À deux doigts, j'écarte l'ouverture. La mélodie résonne plus fort. C'est une mélodie aux sons clairs, dont chaque syllabe brille d'un éclat singulier, paroles prononcées par une voix surgie du fond de l'abîme :

Ézili Ézili a la bel fâm

Ézili u madé kado

Ézili u madé kochô

Kuzê li ârajé

O diablo

Kuzê li ârajé

O diabla

Ézili Ézili a la bel fâm

La tête me bourdonne et me tourne, j'ai peur de tomber en bas du lit. Samira, revenue de son délire, me regarde d'un air absent. Se mettant sur son séant, elle ramène les genoux vers elle et s'enveloppe dans le drap. Elle reste muette. Attend-elle que je parte ? Ma demi-heure est-elle déjà échue ? Sait-elle même ce qui vient de se produire ? Je ramasse mes vêtements, me rhabille et quitte la pièce.

Dans le couloir, je garde mon équilibre en posant la main sur un mur. La femme noire à l'accueil, portant toujours son turban de foulards, me regarde approcher et sourit. Elle s'adresse à moi : « Samira ne le sait pas, mais chaque fois qu'un homme lui donne du plaisir, elle est possédée par

Erzulie Freda. La déesse de l'amour s'envole du Dahomey pour venir la chevaucher. Vouï, vouï, c'est vrai, très vrai. Mais chut ! C'est un secret ! » Sans perdre le sourire, ses dents brillant dans le noir, elle ajoute : « Maintenant, toi aussi, tu as attrapé la fièvre des *loa*, Monsieur. La prochaine fois que tu vas être avec une femme, un esprit va te monter. Il va te laver la tête, Monsieur, te laver la tête toute propre. Hi ! hi ! hi ! »

Quand je suis sorti dehors, j'ai cru voir des ombres voler dans les lueurs lointaines des lampadaires. Où étais-je ? Dans quelle ville ? Encore étourdi, j'ai quitté la ruelle ténébreuse et suis retourné vers la rue principale. Et dans le taxi qui me ramenait, j'ai frissonné en sentant, à la place vide sur la banquette à côté de moi, une présence invisible, qui attendait le moment de me sauter dessus.